MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 15 JUIN 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS

A M. le Comte du NORD, *récités à la Séance de l'Académie Françoise, le Lundi 27 Mai 1782.*

PIERRE est votre modèle ; en votre âme il respire :
Pour se créer un peuple il quitta son Empire ;
A mériter la gloire, instruit par les travaux,
De ses profonds desseins sa grandeur fut l'ouvrage ;
Il sut voir & penser, & voyager en sage,
Avant de régner en Héros.
Au loin dans l'avenir sa vûe alloit s'étendre :
Capable de tout faire, il voulut tout apprendre,
Interroger les Cours, observer les États ;
L'étude infatigable y conduisit ses pas.

Digitized by Google

Tandis qu'il parcouroit cette carrière immense,
La méditation le suivit en silence,
Et lui développa tous les secrets des Arts,
Qui fécondoient son âme en charmant ses regards.
Riche de leur conquête, il couvrit la Russie
Des trésors amassés dans son vaste génie,
Sema dans les déserts qu'il changeoit en cités,
Ces germes que leur sol n'avoit jamais portés,
Ces fruits que transplantoit sa main savante & sûre,
Ces fruits dont CATHERINE embellit la culture.

AUJOURD'HUI ce grand Homme ouvre les yeux sur vous :
Son ombre est de vos pas la compagne assidue,
Et pour voir PÉTROWITS, au Louvre descendue,
Vous contemple assis parmi nous,
Dans ce même Lycée, où jadis sa présence
Honora les Beaux-Arts qui régnoient dans la France;
Il vint les conquérir & vous les possédez.
Que ses mânes, émus d'une noble tendresse,
Doivent à votre aspect tressaillir d'allégresse !
Que son Peuple, hâtant ses destins retardés,
Venge le long oubli qui couvrit ses ancêtres !
Grâces à vos progrès, à vos hardis travaux,
Russes, ceux qu'autrefois vous appelliez vos Maîtres,
En vous avant le temps ont trouvé des rivaux.
La Baltique blanchit sous vos nombreux vaisseaux,
Et porte avec orgueil vos poupes triomphales;
Elle baigne à Cronstat ces arsenaux, ce fort,

Digitized by Google

Cet immense dépôt des richesses navales;
Et ce Génie altier, le Dieu des mers du Nord,
Du fond de son palais de glace,
Se réveillant au bruit de vos fiers armemens,
Vient s'asseoir sur vos bords, où la victoire entasse
Les dépouilles des Ottomans.

Vous mêlez dans vos jeux la pompe Asiatique,
Et des Européens le luxe ingénieux,
Et l'appareil guerrier, attribut héroïque
Des Scythes, vos premiers ayeux.
Moscow, célébrant vos conquêtes,
Du Capitole antique a retracé les fêtes;
Et ce spectacle si vanté,
Ce comble des grandeurs où peut atteindre l'homme,
Pour la première fois, à sa solemnité,
A joint ce qui manquoit aux triomphes de Rome,
La Justice & l'Humanité.

Mais ce n'est point assez d'être grand, redoutable;
La gloire s'embellit du talent d'être aimable.
Les leçons des Neuf-Sœurs, le goût, l'urbanité,
Tous les Arts, ornemens de la Société,
Le secret de jouir, le desir de connoître,
Les plaisirs épurés que l'étude fait naître,
Seuls des peuples polis achèvent le bonheur,
Font chérir encor plus les vertus d'un grand cœur:
Les vôtres ont ce charme; oui, Prince, & leur puissance
Nous fait sentir que désormais

Digitized by Google

Le Russe, heureux en tout, ne peut plus aux François
Envier que votre présence.
Le pauvre près de vous trouve la bienfaisance;
Tout ce qui vous approche y trouve la bonté.
Avec vous le sage s'éclaire;
Votre enjouement, votre gaîté
Aux Courtisans jaloux apprendroit l'art de plaire.
Le talent par vous écouté
Apprend à juger son ouvrage,
Et de votre entretien remporte un vrai suffrage,
Et le plaisir d'être goûté.

Déja, Prince, votre jeunesse
Du sang dont vous sortez a rempli la promesse.
L'héritage brillant qui vous est présenté,
Avant de l'obtenir, vous l'aurez mérité,
Vous connoissez le poids du rang qu'on vous destine;
Époux de VIRTEMBERG & Fils de CATHERINE,
Le bonheur de tous les deux
Est le prix le plus doux d'un cœur tel que le vôtre.
Et quel pays jamais peut offrir à vos yeux
Rien de plus beau que l'une, & de plus grand que l'autre?

(Par M. de la Harpe.)

Digitized by Google

Recherches sur la coutume de saluer quand on éternue.

Est-ce Religion ? est-ce superstition ? est-ce de la Physique ou de la Morale qu'il faut déduire les raisons de cette coutume si particulière ? Le temps & les circonstances changent presque toutes les modes ; mais pour celle-ci elle reste inébranlable & la même depuis très-long-temps chez presque tous les peuples de la terre.

La Fable nous dit que Prométhée ayant formé le premier homme, déroba le feu du ciel qu'il mit dans un petit flacon, & porta ensuite ce flacon sous le nez de la statue, comme pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans toutes les veines, & le premier signe de vie que donna la créature nouvelle fut d'éternuer. Prométhée ravi de cet événement, lui cria aussi-tôt : *bien te fasse* Ce souhait fit sur l'homme une telle impression qu'il ne l'oublia jamais, & que dans le même cas il le répéta toujours à sa postérité. Ce récit fabuleux peut au reste passer pour une allusion à l'histoire de ce jeune fils de la Sunamite qu'Élysée ressuscita, & qui marqua son retour à la vie en éternuant sept fois de suite.

Cela cependant résout peu notre question. Peut-être les Rabbins, qui sont dépositaires des plus secrètes anecdotes du bon vieux temps, depuis le jardin d'Éden, l'Arche de Noé & la Tour de Babel, nous fourniront-ils plus de lumières sur ce sujet. Voici ce qu'ils disent : Notre Seigneur Dieu, d'abord après la création, établit pour règle que l'homme n'éternueroit qu'une fois dans sa vie, & que ce seroit l'é-

Digitized by Google

poque de sa mort, l'instant où il rendroit l'esprit. Ce fut, ajoutent-ils, le seul genre de mort connu jusqu'au temps de Jacob. Ce sage Patriarche, qui craignoit la mort, s'humilia devant Dieu son Créateur, & le supplia de le dispenser de mourir de la sorte. Sa prière fut exaucée ; il éternua, & ne mourut point. Cela ne manqua pas de jeter dans l'étonnement le plus vif tous ceux qui étoient présens, & qui l'entendirent. Jacob tomba aussi malade ; nouvelle circonstance remarquable, vu qu'auparavant l'on ne connoissoit de maladie que celle du morcel éternuement. On ne douta plus pour lors que la Nature n'eût à cet égard changé ses loix, & l'on trouva fort à sa place de dire à ceux qui éternuèrent dans la suite : *Bien vous fasse*, ou *contentement*.

Le compliment ordinaire que faisoient les Grecs en cette occasion consistoit, suivant Olympiodor, dans ses Commentaires sur le Phédon de Platon, en ce seul mot : *Vivez*, & les Romains disoient pareillement : *Salve*. Les premiers ne faisoient pas seulement ce souhait aux autres, mais encore à eux-mêmes quand ils étoient seuls. Nous connoissons du moins une Epigramme faite sur le nez d'un certain Proclus, où le Satyrique prétend que le bout en étoit si distant des oreilles, qu'il ne pouvoit s'entendre éternuer pour se faire le vœu ordinaire. — C'étoit chez les Romains une aimable civilité, une preuve de savoir vivre, que de saluer les gens qui éternuoient. Pline en parle très-expressément, & Tibère lui même, tout farouche qu'il étoit, donnoit à chacun la liberté de lui faire compliment dans ce cas-là.

Presque tous les Peuples, sans en excepter ceux des autres parties du Monde, ont conservé cet usage jusqu'à nos jours. Si les Anabaptistes & les Quakers en Angleterre l'ont proscrit avec tous les autres

petits devoirs qui tiennent à la politesse ordinaire, cette exception n'affoiblit point notre thèse, & ne fait que mettre en évidence la singularité de cette secte. Les habitans des extrémités les plus reculées de l'Asie & même du Nouveau-Monde, tous gens qui n'ont pas eu la moindre connoissance ni des Grecs ni des Romains, ont le même usage. Quand le Roi de Monomotapa éternue, on le publie aussitôt dans toute la ville & la contrée, au moyen de certains signaux, ou par des formules de prières que chacun débite à haute voix, & tout le pays retentit d'acclamations & de cris de *vive le Roi!* Les Espagnols trouvèrent aussi cette coutume établie en Amérique. Quand le Cacique de Guaçaja éternuoit, dit l'Auteur qui a écrit l'histoire de la conquête de la Floride, tous les Indiens s'inclinoient, se prosternoient devant lui, &, les mains levées vers le Ciel, prioient le Soleil de protéger leur Maître, de l'éclairer & d'être toujours avec lui.

Aristote & d'autres, ont cru voir la cause de cet usage dans le respect religieux qu'on avoit anciennement pour la tête. La tête, disoient-ils, est la partie la plus distinguée du corps humain; elle contient les fibres, les esprits vitaux, & en général elle est le siège du sentiment; elle est encore le domicile & le laboratoire de l'âme, de cet être immatériel & pensant, de cette émanation de la Divinité, & c'est de là, comme du haut d'un trône, qu'elle commande à toute la machine, & met en jeu tous ses ressorts. Tel étoit le fondement de cette vénération que les Anciens avoient pour la tête. La superstition, qui s'empare aisément de tout, a cru voir du mystérieux dans cet effet tout naturel. Les Égyptiens, les Grecs & les Romains, pensoient que l'éternuement étoit un signe, un avertissement divin pour nous conduire de telle ou telle manière dans différentes circonstances, ou bien le présage de quelque événe-

Digitized by Google

ment favorable ou désavantageux. Des exemples, tirés de l'Histoire, confirment ce que j'avance. Xénophon haranguant son armée, un soldat vint à éternuer; & comme il s'agissoit d'une entreprise nécessaire, mais périlleuse, toute l'armée crut que c'étoit un signe des Dieux, & le Général profita de la circonstance pour leur offrir un sacrifice en actions de grâces. Lorsque la fidelle Pénélope s'efforçoit d'écarter ses soupirans, & prioit pour le retour de son cher Ulysse, le jeune Télémaque éternua si fort que tout le palais, dit-on, en fut ébranlé. La Princesse ne douta plus pour lors de l'accomplissement de ses vœux, & témoigna la plus vive joie.

Les Poëtes Grecs & Latins croyoient dire à leurs Belles une douce flatterie quand ils leur annonçoient que les Amours avoient éternué à leur naissance.

On considéroit aussi le temps & l'heure où quelqu'un éternuoit, si c'étoit avant ou après une certaine opération. Si un convive durant le repas venoit à éternuer, & ne mangeoit plus rien ensuite, cela étoit regardé comme le prognostique d'un malheur. Celui qui éternuoit en se levant le matin, devoit bien prendre garde à soi toute la journée. Le temps le plus propice & d'un meilleur augure pour éternuer, c'étoit depuis midi jusqu'à minuit.

Je conviens qu'il entre dans cet usage beaucoup de superstition; je ne crois pas néanmoins que c'en soit l'unique cause. L'abus s'y sera glissé comme dans toutes les pratiques humaines.

Il y a encore plusieurs coutumes dont l'observation exige qu'on connoisse les bienséances & ce qui est reçu dans le monde, mais auxquelles on ne peut assigner d'origine bien fondée. Montagne, dans ses Essais, fait cette question: Pourquoi souhaitons-nous du bien à ceux qui éternuent? Parce que, répond-t-il, l'éternuement est une simple ventosité provenante de la tête, qui n'a rien en soi d'in-

Digitized by Google

décent. Clément d'Alexandrie en juge moins favorablement, vu qu'il l'envisage comme une marque d'incontinence d'humeurs & d'un tempérament froid; il est très-mécontent de ceux qui s'excitent à éternuer par des moyens factices ou étrangers, & regarde comme un grand point de politesse de s'abstenir d'éternuer en compagnie.

Mais pourquoi supposer du mystère où l'on peut s'en tenir à la simple Nature? Voici ma croyance à cet égard. L'éternuement n'est qu'une évacuation du cerveau & une marque de son bon état, de chaleur naturelle & de sa force; dans plusieurs maladies c'est une crise avantageuse, & en général on peut le regarder comme une preuve de santé; il mérite donc sous ce rapport un compliment de la part de ceux qui l'entendent. Cependant il y a eu des Médecins, entr'autres Cardan, qui ont regardé cette opération du cerveau comme trop violente & même dangereuse; ils prétendoient qu'elle étoit toujours accompagnée d'un serrement de cœur, d'où résultoit un dérangement dans les fonctions animales, tellement que si cet effet duroit quelques minutes, il en pourroit coûter la vie. Cette opinion me paroît outrée; mais si elle étoit vraie, rien ne seroit plus honnête encore que de faire un souhait en faveur de celui qui éternue, & de lui manifester combien on desire que l'éternument ne lui fasse aucun mal.

Aujourd'hui, grâce à la liberté de penser & d'agir, on se défait d'une multitude d'usages incommodes; par exemple, on ne boit plus si rigoureusement à la santé des convives, on ne remercie plus guères l'hôte qui a traité généreusement, & on ne souhaite plus si scrupuleusement un bon appétit à ceux qui vont se mettre à table. Peut-être que bientôt l'on éternuera aussi sans cérémonie & à son aise. Je ne m'y opposé nullement.

Digitized by Google

Explication de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de l'Énigme est *Médecine*; celui du Logogryphe est *Médecine*; où se trouvent *Médecin*, *Médine*, *Nicée*, *Médie*, *demi*, *Dèce*, *Médée*, *dîme* ou *décime*, *mine*, *dîne*, *mien* & *nid*.

ÉNIGME.

JE ne suis esprit ni matière;
Sans moi le sublime tableau
Qu'offre aux yeux la Nature entière,
S'efface ou n'a plus rien de beau.
Avec l'Amour, d'intelligence,
Au plus brillant des Arts j'ai donné la naissance.
Le Temps, qui fait à tous la loi,
Marche à pas mesurés en la prenant de moi.
Je sers le fripon & le traître;
Je plais aux amans fortunés;
Fidèle aux Auteurs de mon être,
On me voit toujours à leurs pieds;
Des biens qu'encense le vulgaire
Je suis un symbole éloquent;
Comme moi, ce n'est que néant,
Et comme eux je suis passagère.

(Par M. le Chevalier de Bergerac.)

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

JE suis un tout avec ma queue
Composé de moi, sans ma queue;
Et je ne meurs avec ma queue,
Que quand je suis mort sans ma queue.
Les anciens m'employoient sans queue
Pour finir sur moi portant queue.
J'indique encore avec ma queue
L'endroit où l'on me met sans queue.
J'ai six pieds avecque ma queue,
Et je n'en ai que cinq sans queue.
Je te sers bien avec ma queue,
Lecteur; mais bien mieux sans ma queue.
Si tu me tiens avec ma queue,
Tu dois me connoître sans queue.

(Par M. l'Abbé L... y.)

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire de la Maison de Bourbon, par M. Deformeaux, Historiographe de la Maison de Bourbon, Bibliothécaire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1782. *in*-4°. Tome troisième.

Ce troisième Volume commence à l'année 1527 & finit à l'année 1562, c'est-à-dire, à la mort du Roi de Navarre, Antoine de Bourbon, père de notre Roi Henri IV. Il contient l'Histoire de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, & de ses fils, mais seulement jusqu'à la mort de l'aîné, qui étoit ce Roi de Navarre Antoine, dont nous venons de parler. On sait que l'Histoire des Princes cadets & collatéraux, est toujours jointe à celle de l'aîné, selon l'ordre chronologique.

Les événemens où l'Auteur est arrivé sont encore plus intéressans, mais aussi plus connus que ceux qui précèdent; nous ne les rappellerons point ici, nous choisirons seulement quelques anecdotes un peu moins familières à nos Lecteurs, & quelques-uns de ces traits qui, tenant moins essentielle-

Digitized by Google

ment au tissu de la narration, peuvent plus aisément en être détachés. Ces traits & ces anecdotes, que nous rapportons souvent dans les propres termes de l'Auteur, feront connoître sa manière.

Le Roi François I traita toujours le Duc de Vendôme Charles, « comme son frère » & son compagnon d'armes; il souffroit » que ce Prince, *dans le commerce de la vie*, » ne l'appelât que *Monsieur*. Il est vrai que » les *Seigneurs du Sang*, à qui la loi donne, » chacun à son rang, un droit aussi incon- » testable à la Couronne que s'ils étoient » les propres enfans des Rois, jouissoient » de ce privilége avant François I; mais ce » Monarque ne le conserva qu'au premier » Prince du Sang. »

On a beaucoup remarqué l'énorme accumulation des bénéfices, même incompatibles, dans la personne du premier Cardinal de Lorraine, frère de Claude, Duc de Guise. C'étoit un abus du temps, & le Cardinal de Bourbon Louis, frère du Duc de Vendôme Charles, possédoit aussi en même tems l'Archevêché de Sens, les Évêchés de Laon, de Meaux, de Luçon & de Tréguier, sans compter une multitude de riches Abbayes, entre autres celles de S. Denis & de S. Corneille.

Lorsqu'en vertu de l'alliance de François I avec Soliman II, le fameux Corsaire Chairadin Barberousse & le Comte d'Enghien, frère d'Antoine, Roi de Navarre, faisoient

Digitized by Google

ensemble, en 1543, le siége de Nices, Barberousse fit aux François une forte & juste leçon sur une négligence en effet inexcusable; ils faisoient la guerre dans leur pays, & ils n'avoient ni poudre ni plomb, ils en envoyèrent demander aux Turcs, qui naturellement auroient dû compter sur eux pour ces provisions; on fit choix pour cette commission du Baron de la Garde, qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & dont la personne étoit agréable aux Turcs: « *Voyez*, » dit Barberousse à ses Officiers, *la stupi-* » *dité de ces chiens de Chrétiens, qui s'em-* » *barquent pour une expédition sans auparavant s'être assurés des instrumens de la* » *victoire.* »

Sa réponse fut un refus formel, & il ajouta, en parlant au Baron de la Garde: « *Si tout autre se fût chargé à sa place d'une* » *pareille commission, je ne lui aurois répondu* » *qu'en le faisant mettre à la chaîne.* »

Le trait suivant peint bien l'affabilité généreuse de ce Comte d'Enghien, le Héros de Cérisoles, qui gagna cette importante bataille à vingt-quatre ans, comme son arrière petit neveu, le grand Condé, nommé alors Duc d'Enghien, gagna dans la suite celle de Rocroy à 21 ans. Le vieux Boutières, élève de Bayard, brave Chevalier comme son maître, mais médiocre Général, commandoit en Piémont, & faisoit le siége d'Yvrée; François I envoya le Comte d'Enghien pour commander à sa place. Le Comte

arrivé sur la frontière, mande à Boutières de lui envoyer, à Chivas, une escorte qui pût le conduire sûrement à l'armée. Boutières, par un mouvement de dépit & d'humeur, qui, dans un Général disgracié, tenoit un peu de la révolte, obéit beaucoup plus qu'on ne vouloit, il leva le siége d'Yvrée, & mena toute l'armée au devant du Comte, » sous prétexte qu'il ne pouvoit lui donner » une meilleure escorte. « *Monsieur*, lui » dit-il, *voici l'armée dont le Roi m'avoit* » *confié le commandement, je la remets en-* » *tre vos mains, trop honoré d'avoir pour* » *successeur un si grand Prince; elle est com-* » *posée de braves Soldats & d'excellens Offi-* » *ciers..... vous la recevez des mains d'un* » *Chevalier dont l'âme est pure & intègre,* » *qui n'a jamais manqué au Service de son* » *Souverain, ni par le motif de la crainte, ni* » *par l'appât de l'intérêt; permettez que je* » *l'appelle ici en témoignage de ma conduite* » *& de mes actions, en me soumettant aux* » *informations les plus sévères.....*

» *M'informer de vos actions, Monsieur,* » lui répondit le Comte d'Enghien, en dissimulant avec bonté ce que la dernière » action de Boutières avoit d'irrégulier: » *eh! ne sont-elles pas connues & approuvées* » *du Roi & de toute la France comme celles* » *d'un Guerrier plein de courage & d'hon-* » *neur, qui s'est illustré par de longs & utiles* » *services? Je ne viens ici que pour marcher* » *sur vos traces & imiter vos exemples.* A ces

» mots il lui tendit les bras, & l'embrassa » étroitement. »

Boutières se retira dans ses Terres, mais il revint bientôt après combattre sous le Prince à Cérisoles.

En l'année 1544, M. Désormeaux parle, comme la foule des anciens Historiens, de la capitulation de Boulogne, prise alors par les Anglois, & de la prétendue précipitation du Gouverneur Jacques de Coucy-Vervins. Il paroît blâmer Vervins en le plaignant, & croire que sa condamnation fut une justice, & sa réhabilitation une grâce. Il nous permettra d'observer qu'il n'est plus possible de penser ainsi après avoir lû dans le Mémoire historique de M. de Belloy sur la Maison de Coucy, l'apologie si solide & si convaincante que l'Auteur fait de la conduite de Vervins, & où il pousse jusqu'à la démonstration la preuve de l'innocence & de Vervins & du Maréchal du Biès.

Le trait suivant, concernant Charles, Prince de la Roche-sur-Yon, cousin germain de Charles, Duc de Vendôme, est extrêmement curieux.

« A l'exception de la Principauté dont il » portoit le nom, le Prince de la Roche-» sur-Yon ne possédoit rien..... Il jeta les » yeux sur l'héritière de la Maison de Laval, » aussi riche que noble.... mais il échoua par » le crédit prépondérant du Connétable de » Montmorenci, qui obtint la préférence » en faveur de Coligny-d'Andelot, son pe-

» veu. On prétend que d'Andelot, jeune
» & avantageux, non content du triomphe
» qu'il avoit remporté sur son illustre rival,
» s'échappa contre lui en railleries san-
» glantes. Le Prince de la Roche sur-Yon
» avoit l'âme assez grande pour lui pardon-
» ner son bonheur ; mais il ne pouvoit lui
» pardonner son insolence ; il voulut se
» battre contre lui. D'Andelot, quoiqu'il
» fut issu d'une Maison très-puissante, au-
» trefois Souveraine de la plus grande partie
» de la Bresse, quoiqu'il passât pour le plus
» fier & le plus déterminé de tous les hom-
» mes, & que dans ce siècle du courage &
» de l'audace, il fut surnommé *le Chevalier*
» *sans peur*, frémit cependant à la seule
» idée de se battre contre un Prince du
» Sang, & évita toujours l'occasion de se
» trouver seul avec lui.

» Mais le hasard confondit ses précautions.
» Un jour qu'il accompagnoit le Roi à la
» chasse, il se trouva seul à l'écart ; le Prince
» de la Roche-sur-Yon, qui, peut-être,
» l'épioit, arrive, & le traite avec mépris
» & dureté ; bien plus, il veut se porter
» contre lui aux voies de fait. Alors d'An-
» delot met l'épée à la main pour repousser
» l'outrage, & blesse son ennemi ; il est
» blessé lui-même par un Gentilhomme du
» Prince appelé *Desroches*, qui survint.
» D'Andelot & Desroches continuoient le
» combat & se chargeoient avec fureur,
» lorsqu'ils furent séparés par un gros de

» Chasseurs. Cet événement fit beaucoup de
» bruit ; les Princes du Sang en corps de-
» mandèrent au Roi justice de l'audace de
» d'Andelot ; le Connétable de Montmo-
» rency embrassa hautement la defense de
» son neveu, & il eut besoin de tout son
» crédit à la Cour, pour se soustraire à la
» rigueur de la justice.

» D'Andelot, échappé au péril qui le me-
» naçoit, se confirma de plus en plus dans
» l'idée de fuir toute rencontre avec un enne-
» mi que la loi lui rendoit sacré. Il revenoit
» un jour de Saint-Germain-en-Laye, où
» habitoit la Cour ; à peine entré dans un
» bac pour traverser la Seine, il apperçoit
» le Prince de la Roche-sur-Yon qui accou-
» roit à toute bride, & qui crioit qu'on
» l'attendît. D'Andelot s'imagine que le
» Prince le poursuit pour l'obliger à se bat-
» tre ; aussi-tôt il tire son épée & coupe le
» cable du bac. Le Prince regarda cette
» sage précaution de son rival comme un
» nouvel affront ; son ressentiment augmenta
» contre lui, mais il ne trouva plus l'occa-
» sion de le faire éclater. »

Au commencement du règne de Henri II, les prétentions des Princes de Guise allèrent jusqu'à s'égaler aux Princes du Sang, & jusqu'à vouloir confondre les rangs entre la Maison Royale de France & la leur. Ces prétentions furent accueillies à la cérémonie du sacre de Henri II, où, sous prétexte de suivre l'ancien usage qui régloit les rangs

Digitized by Google

entre les Pairs suivant l'ordre de leurs Pairies, sans aucune exception en faveur des Princes du Sang ; on nomma pour représenter les anciens Pairs Laïques, des Princes du Sang & des Princes Lorrains dans un ordre qui plaçoit quelques-uns des Princes Lorrains avant quelques uns des Princes du Sang. En 1548, Henri II fit des entrées solemnelles & triomphantes dans les places conquises sur le Duc de Savoye pendant le règne de François I. Il étoit à cheval, précédé des Seigneurs de sa Cour ; & le Duc de Vendôme, Antoine, qui n'étoit pas encore Roi de Navarre, marchoit seul en qualité de Premier Prince du Sang. Cet ordre fut suivi par-tout, excepté à Chambéri. « Comme le » Duc de Vendôme prenoit son rang, il fut » très-surpris de voir le Duc d'Aumale se » mettre à sa gauche : *Quoi donc, mon com-* » *pagnon*, lui dit-il, *tiendrons-nous rang* » *ensemble ? Oui*, Monsieur, répondit le » Duc d'Aumale, *le Roi m'a assigné cette* » *place en qualité de Gouverneur de la Pro-* » *vince.* » Il avoit en effet le Gouvernement du Dauphiné, auquel on avoit annexé ceux de la Savoye & de la Bresse, qui étoient alors sous la domination de la France. « *Mais*, » dit le Duc de Vendôme, *c'est tout ce que* » *je pourrois permettre au Duc de Lorraine,* » *Chef de votre Maison. Il est vrai*, répon- » dit d'Aumale, *que vous avez le pas sur lui* » *en France, mais non ailleurs ; car il est* » *Souverain, & vous Sujet & Vassal de la*

» *Couronne ; M. de Lorraine ne rélève que* » *de Dieu & de son épée.*

» Outré de la répartie, Vendôme rentra, » & la marche du Roi fut arrêtée. Ce Prin- » ce, las d'attendre, envoya prier le Duc » de reprendre sa place. Vendôme, intéressé » à ménager le Monarque qui négocioit lui- » même son mariage avec l'héritière de Na- » varre, obéit, non sans témoigner au Duc » d'Aumale son vif ressentiment : *Vous pou-* » *vez, mon Compagnon, marcher sur la* » *même ligne que moi ; car, si le Roi avoit* » *ordonné à un Laquais de prendre le rang* » *que vous vous arrogez, je le souffrirois* » *uniquement par respect pour les ordres de* » *Sa Majesté.* » Cette altercation n'eut point alors de suite fâcheuse.

On a dit, & M. de Voltaire l'a dit d'après d'autres Auteurs, que Louis I, Prince de Condé, en entrant dans le monde, n'avoit que six mille livres de rente de patrimoine ; M. Désormeaux, ayant sous les yeux les contrats des deux mariages du Prince de Condé, d'abord avec Éléonore de Roye, ensuite avec Françoise de Longueville, contrats qui sont aux archives du Palais de Bourbon, a trouvé, dans le premier, que le Prince de Condé possédoit dès lors la Terre de Condé en Brie, dont il portoit le nom ; le Comté de Soissons, dont il jouissoit par indivis avec le Roi ; la Baronnie de la Ferté-sous-Jouarre, le Vicomté de Meaux, les Seigneuries d'Ailly, de Sourdon, de Broyes, de la

Digitized by Google

Bazéqué, du transport de Flandre, de Chamigni & de Bellot en Brie; il recueillit dans la suite quelques successions; le Comté de Nogent-le-Rotrou, qui lui étoit échu, fut érigé en Duché Pairie sous le nom d'Enghien; la Maréchale de Saint-André lui donna le Comté de Vallery; il eut le Gouvernement de Picardie & de grosses pensions; mais comme il fit souvent la guerre à la Cour, ses pensions durent être souvent suspendues; quand elles étoient payées, l'Auteur croit qu'avec son bien, celui de ses deux femmes, dont il eut des enfans, & les grâces de la Cour, le Prince de Condé avoit un revenu qui répondroit aujourd'hui à quatre cent mille livres de rente.

Au siège de Montcalvo, en 1555, il arriva un petit événement qui peint la valeur & la gaieté françoises, & que l'Auteur a eu grande raison de rapporter; car ce sont de pareils traits qui donnent de la physionomie à l'Histoire. « Montluc étoit chargé d'établir » une batterie de canons devant Montcalvo, » dans un poste périlleux. Les Princes vin- » rent visiter ses travaux. Le Comte d'Eng- » hien, Jean (c'étoit un frère puîné du vain- » queur de Cérisoles, tué en 1746 à la » Roche-Guyon) *le saisissant par le milieu* » *du corps : Capitaine Montluc*, lui dit-il, » *tu as été autrefois mon Soldat, je veux* » *être aujourd'hui le tien. Soyez le bien venu,* » *Monseigneur*, répartit Montluc, *sans* » *s'étonner; mais apprenez qu'il faut dans*